

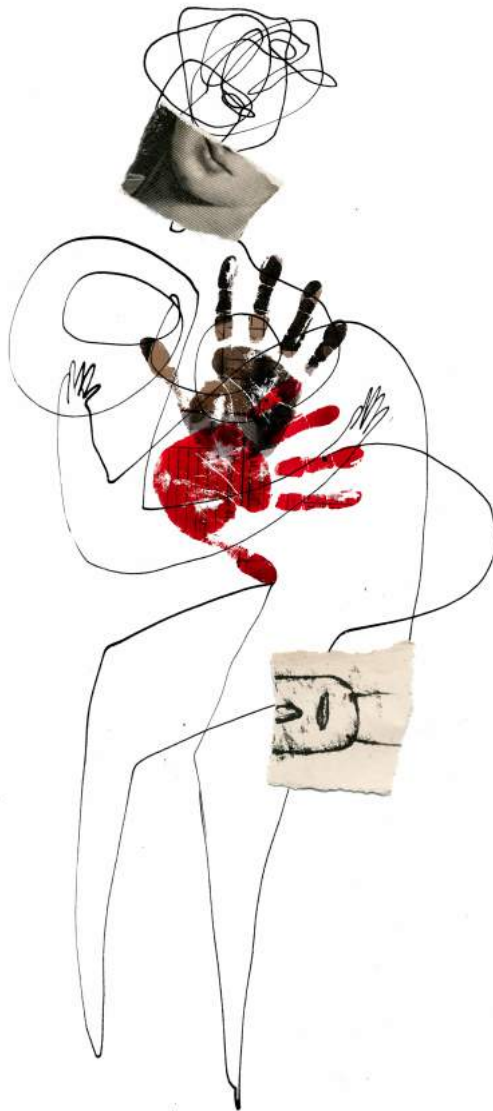


**Théâtre Gérard Philipe**  
Centre dramatique national de Saint-Denis  
Direction: Jean Bellorini

**CRÉATION**

# **LUCY IN THE SKY EST DÉCÉDÉE**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **Bérangère Jannelle**



© Serge Bloch

**Du 6 au 22 mars 2020**

**Théâtre Gérard Philipe – centre dramatique national de Saint-Denis**

**Relations presse**

**Nathalie Gasser 06 07 78 06 10 – [gasser.nathalie.presse@gmail.com](mailto:gasser.nathalie.presse@gmail.com)**

**Du 6 au 22 mars 2020**

**du lundi au samedi à 20h30, dimanche à 16h, relâche le mardi**

**Durée : 1h55 – salle Mehmet Ulusoy**

## **Lucy in the sky est décédée**

**Texte et mise en scène Bérangère Jannelle**

**Avec Jade Fortineau, Thomas Gonzalez, Félix Kysyl,  
Rodolphe Poulain**

**Scénographie Heidi Folliet ASSISTÉE D'Éloïse Pons**

**Lumière Christian Dubet Son Jean-Damien Ratel**

**Vidéo Thomas Guiral Costumes Laurence Chalou**

**Direction technique Marc Labourguigne**

**Administration le petit bureau / Claire Guièze et Aurore Parnalland**

**Diffusion les 2 bureaux / Jessica Régnier**

Production La Ricotta

Coproduction MC2 : Grenoble, Maison de la Culture d'Amiens Pôle européen de création et de production

Avec le soutien du Fonds SACD théâtre, de la SPEDIDAM, du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis, du Théâtre de la Commune-CDN d'Aubervilliers

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

Remerciements à la MC2 : Grenoble pour la construction du décor. La Ricotta est soutenue par le Ministère de la Culture, la DRAC Centre Val de Loire et la Région Centre Val de Loire

### **AUTOUR DU SPECTACLE**

**> Dimanche 8 mars :**

- à partir de 12 h 30 : brunch au restaurant du théâtre. Tarifs: 15€/9€
- de 14h à 15h : rencontre avec Antoine Balzeau, paléoanthropologue. Entrée libre sur réservation.

**> Dimanche 15 mars :** rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation, modérée par Anne-Laure Benharrosh, enseignante et chercheuse en littérature

**> Mardi 17 mars à 20 h au cinéma L'Écran de Saint-Denis :** projection du film *Markowicz appartement n° 7* de Bérangère Jannelle, suivie d'une rencontre avec la réalisatrice et André Markowicz

### **INFORMATIONS PRATIQUES**

**Tarifs :** de 6 € à 23 €

**Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis**

59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis

Billetterie : 01 48 13 70 00

[www.theatregerardphilipe.com](http://www.theatregerardphilipe.com) / [reservation@theatregerardphilipe.com](mailto:reservation@theatregerardphilipe.com)

Navette retour tous les soirs vers Paris, le jeudi et samedi à Saint-Denis.

### **DATES DE TOURNÉE**

du 7 au 10 avril 2020 : MC2 : Grenoble

## ENTRETIEN AVEC BÉRANGÈRE JANNELLE

**Votre théâtre mène une réflexion sur l'espace qui comporte souvent des éléments naturels. Un grand soin est aussi toujours apporté à l'ambiance sonore. Comment avez-vous orchestré ici la scénographie?**

Mes spectacles prennent toujours place dans un lieu qui a une histoire et que l'on peut habiter. Je suis très attachée aux paysages, aux territoires du réel et aux rencontres qui s'y produisent. C'est pourquoi je crée beaucoup de spectacles hors les murs. La fictionnalisation du réel est une caractéristique assez déterminante de mon travail. Je souhaitais que l'espace de *Lucy in the sky est décédée* soit polymorphe. Il suggère à la fois un appartement, un habitat et un paysage, un lieu de toute éternité qui devient un champ de fouilles. L'appartement dans lequel les protagonistes ont habité, est envahi par de la roche volcanique noire. Comme à Pompéi, cette roche, cette lave renferme une mémoire, une histoire. C'est à la fois catastrophique et fertilisant. C'est fort visuellement. Pour la mise en scène, le passage d'une époque à une autre, d'un endroit à un autre (Paris, le Tchad, les grottes d'Argentine...), se fait principalement avec des accessoires, des signes qui entraînent la métamorphose du lieu. Nous sommes dans un espace imaginaire, très ouvert qui se modifie parce que les acteurs l'habitent différemment. En cela c'est un lieu poétique ancré dans le réel plus qu'un lieu réaliste. Sur le plateau, le son qui domine est le crissement des pierres, un son à la fois organique et minéral qui fluctue en fonction des mouvements des acteurs. La musique, qui vient se glisser par moments, a un pouvoir d'émotion mémorielle. La pièce remonte plusieurs époques de 1974 à nos jours, et nous avons travaillé à donner une couleur à chacune en évitant les tubes trop réducteurs. Nous passons de l'acoustique à l'électro suivant la chronologie de la narration. La chanson *Lucy in the sky with diamonds* (qui ne sera pas dans le spectacle) apporte l'idée d'aventure, de fantaisie, de liberté mais reste en filigrane comme un mythe, dans les étoiles...

**Pourquoi partez-vous d'une narration fiction, d'une histoire d'amour et d'un deuil pour parler des grandes questions philosophiques de l'humanité ?**

Je souhaitais au départ poser la question de ce que c'est qu'être humain et m'interroger émotionnellement, philosophiquement, politiquement, esthétiquement à ce sujet. Notre humanité est contenue dans notre mortalité, notre fragilité et notre capacité à nous représenter en tant que mortel. Jusqu'à présent, ce qui fait de nous des hommes c'est la conscience que nous sommes mortels, et être démuné face à cela est une expérience fondamentale de l'humanité. C'est ce qu'évoquent les mains négatives dans les grottes par exemple. Il y a au cœur du spectacle, à tous les niveaux, l'expérience de la perte. Elle touche le monde, l'amour... Pour moi, il n'y a pas de différence entre la petite et la grande histoire, c'est la même. Il y a des histoires collectives et d'autres plus personnelles – nos vies – qui contiennent forcément les grands événements collectifs, à un degré ou à un autre et encore plus loin des strates d'humanité plus anciennes... c'est une question d'échelle sur laquelle la pièce joue justement avec des focales larges ou resserrées. Tout cela est imbriqué, comme notre ADN, composé de couches multiples. Le film *Les Mains négatives* de Marguerite Duras m'a beaucoup inspiré. Elle parle de l'appel de l'amour et de ce qui est laissé par quelqu'un au-delà de sa mort, l'empreinte de ce qui fut qui devient un cri d'amour de l'humanité tout entière. La question de la trace, ce que nous allons laisser de notre époque par exemple, est au cœur du spectacle, mais il est aussi hanté par le fait que les choses s'effacent. En paléanthropologie, savoir ce qui s'est effacé et ce qui reste est d'ailleurs très important. Nous laissons des empreintes parfois terribles et en même temps nous sommes menacés par l'effacement, c'est ce qui génère dans le spectacle la mélancolie.

**La figure emblématique de Lucy semble servir de représentation symbolique du passé, de la mémoire commune à l'humanité. Qu'est-ce qui vous a mené sur la voie de la paléanthropologie ?**

Lucy est le premier squelette presque complet que l'on a retrouvé, un squelette de femme. Cette découverte de 1974 nous inscrit dans une histoire concrète de l'humanité, l'histoire de l'évolution. La recherche sur les premières traces humaines, sur celles du langage et de l'art, m'ont fait m'intéresser à la paléanthropologie. Je me suis d'ailleurs amusée à créer un personnage qui se trouve inspiré d'une manière fantaisiste d'un paléanthropologue vivant. Dans le personnage féminin, Isis, il y a aussi beaucoup d'une Lucy rêvée. *Lucy dans le ciel avec des diamants* est au départ le titre d'un dessin du fils de John Lennon. Il représente ainsi la petite fille dont il est amoureux. Lucy est présente de cette manière-là dans la pièce. Chacun des protagonistes est à la recherche de lui-même, de sa propre origine, qui est liée à quelque chose de plus ancien et lointain, et reliée à d'autres personnes. C'est une recherche du « moi » anti-narcissique, qui est extensive et pas du tout intimiste au sens réducteur du terme. C'est le moi d'une communauté partagée qui n'a pas de contours stricts, rigides.

Mon rapport aux sciences, à la paléanthropologie est d'abord un rapport d'émotion, ce qui n'empêche pas d'avoir ensuite une réflexion intellectuelle. Les mains dans la grotte, le taureau qui court sur le mur de Lascaux, ce petit tas d'ossements dans lequel nous voyons une femme, le regard d'un primate, tout cela est pour moi d'une immense beauté. C'est une part énigmatique de la vie humaine, si profonde, si lointaine et tellement irréductible. Nous ressentons la profondeur du temps comme une sidération ou une déflagration amoureuse. C'est incroyable de se dire que nous avons encore de l'Homme de Néandertal en nous, c'est stupéfiant de se sentir reliés, comme si tout d'un coup alors qu'on se déplace dans le temps et l'espace, en fait nous nous révélions à nous-mêmes. La pièce est partie de mon émerveillement pour la relation qui existe entre ces traces et qui nous sommes. C'est lié à la fois à la découverte et à la perte. C'est pour cela que dans la pièce tout se joue autour d'un deuil, de la perte d'un amour. Nous disons « perte » mais nous ne perdons jamais un amour, il est ancré en nous et nous mourons avec. La perte est ici féconde, comme dans la recherche du temps perdu.

**L'avancée fulgurante de la technologie ou comme vous le décrivez « la sensation d'une accélération du réel et la compression du temps humain » semblent être pour vous une source de questionnement. Comment ce vertige nourrit-il votre travail ?**

L'impression que le temps s'accélère, la vitesse de l'information, de déplacement, une surveillance à trois cent soixante degrés, tout cela est vertigineux et donne parfois l'impression d'être des « trous noirs » et d'avancer en nous désintégrant. Ce qui est nouveau dans cette accélération, c'est que la question de l'identité – ce qui est à l'intérieur de nous – est plus vacillante aujourd'hui et provoque une sensation de dissociation. Face à cette accélération, ce qui m'intéresse dans le théâtre c'est la durée et le face-à-face physique. Avec cette pièce, c'est l'occasion de se réunir un peu dans la caverne... Ici pour la première fois, je suis autrice d'une fiction qui se rapproche d'un western sentimental vécu par des passionnés de paléanthropologie. Ils nous font voyager dans le temps, par ellipses, collisions, capsules temporelles mais en tirant toujours un fil, en créant du lien...

propos recueillis par Malika Baaziz, janvier 2020

## REPÈRES BIOGRAPHIQUES

### Bérangère Jannelle, autrice, metteuse en scène

Après des études de philosophie, Bérangère Jannelle se forme en Italie et en France, et devient assistante à la mise en scène de Klaus Michael Grüber, Carlo Cecchi, Stéphane Braunschweig et Arthur Nauzyciel. Depuis 2000, elle a créé une quinzaine de spectacles, écrit des scénarios et réalisé deux films pour le cinéma et monte plusieurs opéras (à Lille, Nantes, Rennes et Limoges).

### La Ricotta

La Ricotta, fondée par Bérangère Jannelle, développe un travail théâtral et filmique qui questionne le rapport que nous entretenons avec la politique et l'organisation sociale. D'inspiration philosophique, le théâtre de La Ricotta réunit un collectif d'acteurs et de créateurs qui participent à la fabrique de cette pensée joyeuse. Son esthétique « nomade » déjoue les codes de représentations figées en explorant sans hiérarchie toutes les écritures possibles (roman, poème, philosophie, pièces de théâtre, nouvelles) et tous les dispositifs de plateau afin de jouer avec un spectateur pleinement actif. Sa démarche revisite des œuvres du patrimoine, et les regarde à la loupe des questions philosophiques qui travaillent le monde contemporain : *Le Décaméron* de Boccaccio (français-italien), *Ajax* de Sophocle, la trilogie du désir et du pouvoir avec *Amor ! ou les « Cid »* de Corneille, *Amphitryon* de Molière, et *Twelfth Night* de William Shakespeare (2013) sont issues de cette démarche... Une place centrale est alors donnée à l'articulation entre l'intimité des personnes et l'exercice du citoyen dans la cité.

À partir de 2012, cette recherche théâtrale amène Bérangère Jannelle à ouvrir un cycle sur les révolutions poétiques avec *Vivre dans le feu* d'après les écrits de Marina Tsvetaïeva (Festival d'Automne 2012) et *Howl* d'Allen Ginsberg (66 Gallery -Maison de la Poésie, 2013).

Puis elle amorce un cycle autour de la philosophie *Le Petit Z* et *Z comme Zigzag* fondée sur l'œuvre de Gilles Deleuze (2014-2015).

En 2016, elle crée *Africa democratik room* (d'après *La République* de Platon créé au Festival Les Récréâtrales de Ouagadougou au Burkina Faso/ CDN de Rouen) et en 2017, *Melancholia Europea* – une enquête démocratique (MC2: Grenoble) d'après *La Pensée* d'Hannah Arendt.

Parallèlement aux mises en scène de théâtre, elle réalise trois longs-métrages documentaires de création *Sans Terre* (Tamara, voyage), *Les Lucioles* (Tamara, Arte), *Markowicz, appartement n°7* produits par les Films Tamara et soutenus par le CNC. Elle prépare actuellement son premier long-métrage de fiction.

Dans ce théâtre de recherche au cœur de la philosophie, et des sciences humaines – mené avec sa compagnie La Ricotta depuis 2000 – le travail plastique et sonore occupe une place cruciale dans le désir d'une rencontre puissante avec le spectateur. Les questionnements politiques se trouvent confrontés à des questions proprement esthétiques. Ainsi des dispositifs scéniques singuliers sont chaque fois inventés.